

Le salon suisse et les locaux d'exposition

Autor(en): **G.J.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizer Kunst = Art suisse = Arte svizzera = Swiss art**

Band (Jahr): **- (1904)**

Heft 48

PDF erstellt am: **29.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-625799>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

trous, s'élevant comme des champignons et rendant mortellement ennuyeux certains de ces quartiers neufs dont l'uniforme banalité constitue presque un style, le *style affairiste* pourrait-on dire ; on le retrouve le même dans toutes les villes modernes, aussi bien à Paris, à Marseille, qu'en Allemagne ou en Italie, dans les pays chauds ou dans les pays froids, car les auteurs de ces beaux chefs-d'œuvre ne se soucient guère de la grande loi d'harmonie qui veut qu'une architecture s'adapte au climat, aux mœurs, aux lignes du paysage, au caractère de chaque pays. C'est là un type uniforme, comme la chaussette ou la boîte de sardines, dont la forme est à peu près la même partout. Du reste, ces messieurs bâtisseurs n'ont guère le temps de se fatiguer le cerveau avec ces questions d'harmonie et d'esthétique. C'est bien le dernier de leurs soucis. Pourvu que les murs tiennent debout avec le minimum d'épaisseur possible, c'est le principal ; pourvu qu'ils bâclent affaire sur affaire et qu'ils s'enrichissent le plus vite possible, c'est tout ce qu'il leur faut. Le reste, ils n'en ont cure. On peut même tenir pour certain que si on le leur permettait, ils ne se gêneraient guère pour démolir les plus beaux chefs-d'œuvre de l'architecture, afin de mettre à leur place leurs si belles casernes, et se livrer à leurs opérations coutumières. Car ces affairistes ont ceci de commun avec les brochets, c'est d'être remarquablement insatiables. Et comme on le dit familièrement : « plus ils en ont, et plus ils en veulent. » Et non seulement ces chevaliers du bâtiment enlaidissent pour toujours les quartiers neufs de nos villes suisses, mais encore ces consortiums, ces affairistes, ces bâtisseurs, s'attaquent maintenant à certains vieux quartiers ou édifices si pittoresques de nos antiques cités. N'en a-t-on pas vu par exemple, il y a quelques années, projeter tout simplement la suppression d'arcades et de tours dans la merveilleuse rue Centrale de la vieille Berne ?

Les consortiums de Genève, par exemple, dans lesquels figurent beaucoup de capitalistes, d'entrepreneurs et d'architectes étrangers, et pour lesquels la beauté des villes suisses est naturellement la cadette de leurs préoccupations, non contents d'avoir produit les beaux chefs-d'œuvre qui dépareront pour des siècles certains aspects de Genève, poussent maintenant des pointes jusqu'à Lausanne ou Fribourg, et compromettront irrémédiablement le magnifique pittoresque de cette dernière ville, si on continue d'avoir la faiblesse de tolérer tous leurs agissements.

Quant aux méfaits de la réclame, c'est la même histoire. Ces personnages n'ont plus aucune retenue. Certaines vieilles maisons ou certains vieux édifices intéressants disparaissent complètement sous un placage d'affiches énormes, de lettres de un mètre de haut, vantant l'excellence de telle ou telle maison, de tel ou tel produit. Les gens d'autres époques montraient sous ce rapport-là plus de goût aussi que de nos jours. Au moyen âge, par exemple, ils avaient des enseignes qui, elles-mêmes, étaient de véritables œu-

vres d'art, qui ajoutaient encore au pittoresque de la rue. Et ils n'éprouvaient pas l'irrésistible besoin de faire des enseignes de 10 mètres de long sur 2 mètres de haut, pour annoncer à leurs contemporains que leurs chocolats ou cirages étaient incontestablement les meilleurs, ou bien qu'ils étaient boulangers, épiciers ou tripiers. Et n'a-t-on pas vu dernièrement à Genève, comme brillante manifestation de cette hystérie réclamista, la Société des timbres verts salir à l'encre grasse et par des affiches de 50 centimètres sur 20 centimètres imprimées sur le sol, le Pont du Mont-Blanc, la Place Neuve, le Pont des Bergues et un grand nombre de rues ?

Quant aux paysages, c'est la même chose aussi. Au débouché du tunnel de Chexbres, par exemple, un des plus beaux points de vue qui soient au monde, les autorités, qui sont vraiment trop bienveillantes pour ces manifestations-là, ont laissé apposer les énormes affiches que l'on connaît. Et il en est de même pour un grand nombre des plus beaux points de vue de la Suisse. Si on mettait une fois pour toutes tous ces messieurs sur le même pied comme réclame, le public finirait bien par discerner le meilleur chocolat, la meilleure flanelle, ou la meilleure limonade, sans avoir eu préalablement la vue torturée de mille façons par d'obsédantes affiches que l'on trouve partout, sur les toits, sur le sol, au fond de l'eau, sur les rochers, près des cascades, et même sur les nuages, ainsi que l'imaginèrent certains industriels américains, dont l'invention dans ce domaine est, comme chacun le sait, d'une inépuisable fertilité.

Quant aux concessions de chemins de fer, nos autorités les accordent aussi avec une facilité vraiment trop grande. Il est certain que plusieurs de ces chemins de fer sont utiles, rendent de grands services, et n'abîment pas les paysages, mais il ne faut pas abuser des meilleures choses, et il est bien évident que le jour où on aura fait passer des chemins de fer dans la moindre petite vallée suisse et le long de chaque montagne, une bonne partie du charme des paysages et du séjour alpestre aura disparu, et messieurs les hôteliers seront tout étonnés de voir leur clientèle désertier ces endroits qui seront devenus à la fin absolument inhabitables. Et ils iront ainsi à l'encontre de ce qu'ils croyaient être leurs intérêts.

(A suivre.)

A. TRACHSEL.

Le Salon suisse et les locaux d'exposition.

Le Salon suisse des Beaux-Arts a fermé ses portes le 23 octobre. Il a été visité durant les 65 jours de son éphémère gloire par 46,546 personnes et a fait une recette générale de 20,277 fr. équivalant à peu près à la somme des frais

causés par son organisation. Ce résultat inconnu jusqu'ici ne laisse pas d'être encourageant.

La somme des ventes faites à des Musées, Sociétés et particuliers s'élève à 79,715 fr. La Confédération a acheté pour une trentaine de mille francs d'œuvres d'art. Les ventes faites à l'Exposition s'élèvent donc à près de 110,000 francs. Il y a encore des tractations engagées pour un certain nombre d'œuvres.

Cette manifestation a prouvé jusqu'à l'évidence tout ce qu'il y avait de fondé dans les réclamations des artistes en faveur du relèvement du crédit des Beaux-Arts, puisque par le seul fait de l'organisation qu'il rendait possible et sans engager d'autre capital, on a pu donner un plein essor à toutes les forces vives de l'art suisse. L'importance qu'a pris cette manifestation sera une excellente démonstration en faveur de l'augmentation graduelle de ce crédit.

L'impulsion est donnée, elle ne peut que croître, mais il est nécessaire à son développement de créer des locaux assez vastes, dans les villes qui peuvent recevoir le Salon suisse.

Nos succès de Lausanne tiennent en partie au Palais même dans lequel nous avons logé l'Exposition. Rumine aussi est une œuvre d'art, et le cadre mis à notre Salon n'était pas pour nuire au tableau. Cette chance exceptionnelle se retrouvera-t-elle, et que pouvons-nous espérer pour le prochain Salon suisse?

Après deux Expositions en Suisse romande, il faut passer à d'autres régions, et nous n'avons en Suisse allemande que Bâle et Zurich qui puissent nous fournir des locaux. Ceux de Zurich vont être mis en bonne forme par la construction rapide du Musée des Beaux-Arts, et s'il est achevé à temps, nous y verrons probablement le prochain Salon suisse. Les locaux de Bâle sont insuffisants et devraient être agrandis.

Cette question de la création de locaux appropriés dans tous les endroits susceptibles de recevoir des Expositions, petites ou grandes, devrait être étudiée de près et pourrait l'être très utilement par la Société des Beaux-Arts (Kunstverein), qui se trouve composée, en général, d'excellents éléments pour la mener à bien et qui verrait croître son influence par la possession même de ces locaux. En abandonnant aux artistes le soin d'orienter le goût du public, en se bornant à faciliter les Expositions, les amateurs d'art, dont elle est composée, trouveraient leur véritable rôle et rendraient à l'art suisse le plus signalé service, parce qu'il n'y a pas d'Exposition artistique possible sans un bon local. Ces locaux mêmes ne sont pas coûteux à établir, puisqu'ils peuvent servir à plusieurs fins. Il suffit de quatre murs et d'un vitrage sur toit pour faire une excellente salle, dans laquelle les compartiments peuvent toujours se placer selon les besoins des objets à montrer.

Quand les artistes suisses auront créé dans nos différentes villes cet outillage nécessaire, la vente de leurs œuvres sera

facilitée et s'améliorera beaucoup par le concours intéressé et utile de ceux qui voudront le constituer.

Nos sections pourraient mettre à l'étude la meilleure solution à donner à cette importante question dans leurs villes respectives et prendre ou susciter une initiative partout où ce sera possible.

G. J.

TESTAMENT WELTI-ESCHER

Les artistes suisses, qui plus d'une fois ont réclamé contre l'interprétation donnée au titre IV du testament de M^{me} Lydia Welty-Escher par la Commission de la Fondation Gottfried Keller, ne s'attendaient pas à trouver M. Angst en posture de paladin de leur cause. Le souvenir des fresques de Hodler au Musée national ne leur laissait pas cet espoir. Les temps sont bien changés, et voici que l'ancien Directeur du Musée national prépare des crédits pour l'achat des œuvres les plus remarquables des artistes suisses contemporains.

Voici ce que dit la *Gazette de Lausanne*, d'après un article de M. Angst, dans la *Zürcher Post* :

La commission semble admettre que seules les œuvres d'artistes vivants méritent d'être envisagées comme « contemporaines ». Dans la pratique, elle paraît croire que son rôle consiste avant tout à guetter la mort des artistes pour acquérir après décès ce qu'ils peuvent avoir laissé derrière eux. C'est ainsi qu'au catalogue de l'exposition actuelle figurent les noms des artistes suivants, tous morts depuis 1899 : Bachelin, Baud-Bovy, Beaumont, Bodmer, Böecklin, Castan, Castres, Durheim, Du Mont, Fellmann, Frœlicher, Grob, Kœtschet, Poggi, Ritz, Sandreuter, Schlœth, Segantini, Sæbli, Stauffer, Stirnimann, Stückelberg, Vautier, Vela, Volz, Vulliemin, Wymann.

Les achats d'œuvres des artistes ci-dessus énumérés ont englouti une somme d'environ 450,000 francs.

Quel est, demande M. Angst, le résultat de cette interprétation absolument arbitraire des volontés de M^{me} Welty-Escher? Nous lui laissons ici la parole :

« Un enfant vous dira que ce que laissent les peintres à leur décès est dans la règle bien loin d'être « important » et jamais de nature à donner une idée exacte de leur talent. Les artistes sont, en général, pressés de vendre leurs œuvres, ayant besoin d'argent pour vivre. Les acheteurs, musées et particuliers, ont grand soin de choisir du vivant de l'artiste ses meilleurs morceaux, de sorte qu'après décès il ne reste guère dans l'atelier que des œuvres inachevées ou invendables. S'il s'agit de maîtres de génie comme Böecklin et Segantini, il se fait en outre immédiatement après leur mort une formidable hausse artificielle des prix, et l'on fait alors à des conditions très désavantageuses des « achats de panique » tels que ceux faits, pour le compte de la fondation Gottfried Keller, de la *Guerre* et de la *Peste* de Böecklin, deux œuvres très discutables, pour 93,750 fr., de l'*Abreuvage*, de Segantini, pour 73,760 fr. Il est bon de rappeler que